

Ce qui nous tombe dessus

Marc Strauss

Premiers * ?

« On ne guérit pas parce qu'on se remémore.
On se remémore parce qu'on guérit ¹. »

Tous les événements de corps sont premiers, au sens mathématique. Est-il alors analytiquement fondé d'en filer une genèse qui mènerait à leur point d'origine ? Plus prosaïquement, que devient avec Lacan la levée de l'amnésie infantile, critère essentiel d'une analyse aboutie pour Freud ? Qu'est-ce qu'un premier événement de corps ? Lacan nous a appris à traduire événement de corps en symptôme puisque c'est exactement ainsi qu'il le définit. Le corps est affecté par le signifiant et secrète du symptôme.

Premiers événements maintenant. On y entend bien sûr d'abord premier au sens chronologique, le Big Bang du sujet qui naît du choc du langage et du corps. La question des origines émoustille toujours, mais par où l'attraper ? Est-ce au tout début, avec le traumatisme de la naissance, plus tard avec le sevrage, avec le premier mot, le premier jeu, les premières érections, les premières angoisses, l'effet de la castration, celui de la séduction, du premier baiser, de ce qu'on appelle la première fois tout court, du premier deuil, etc. ? Nous pourrions passer le temps qui nous est imparti à égrener toutes les premières fois qui font une vie, et elles ont toutes fait l'objet d'élucubrations poétiques et savantes, jusque dans la psychanalyse.

On s'y perd, d'où ma pirouette : tous ces premiers événements ont en commun d'être premiers au sens mathématique, ils ne sont divisibles que par un ou par eux-mêmes. Ils se distinguent dans une singularité absolue, en même temps qu'ils ont une fonction identique. Ils sont en fait la manifestation même de la structure. Entendons par là qu'il s'y passe quelque chose qui noue le réel, l'imaginaire et le symbolique pour constituer le savoir inconscient d'où le sujet se soutiendra de la supposition de son unité perdue. De ce point de vue, les événements de corps perdent toute valeur

temporelle, du premier au dernier ils se valent tous ; et même il va s'en créer de nouveaux, à l'occasion de telle ou telle rencontre.

Cela dit, la psychanalyse a pris son départ du symptôme hystérique de conversion, un événement de corps qui répond de façon bizarre, inadéquate, à un autre événement de corps provoqué par une séduction sexuelle. Il s'est passé quelque chose qui a débordé le sujet, dont il ne peut rien faire et dont il ne veut rien savoir, qu'il cherche à oublier, à esquiver, qu'il refoule. Mais cet effet en même temps le tient et le retient à travers le symptôme.

Freud, avec l'aide de Breuer, a renoncé à l'hypnose pour que le sujet soit présent à la démarche de remémoration et d'abréaction du trauma. Et une hystérique plus que les autres lui a démontré que, s'il s'était passé quelque chose à l'origine de son symptôme, ce n'était pas ce qu'elle croyait, ce qu'elle se racontait.

Il s'agit bien sûr d'Emma Eckstein, dont il est question dans l'« Esquisse ² », texte de 1895-1896, que Freud n'a pas publié, rappelons-le. On le sait, elle ne peut entrer seule dans un magasin et attribue cela à un événement qui s'est produit quand elle avait 12 ans, au moment du déchaînement hormonal de sa puberté. Elle était dans un magasin où travaillaient deux commis, dont un qui lui plaisait sexuellement. Les voyant ricaner, elle pense qu'ils se moquent de ses vêtements, s'enfuit et ne peut désormais plus entrer seule dans un magasin. À l'analyse, il s'avère que cette scène en cache une autre qui a eu lieu quand elle avait 8 ans, toujours dans un magasin, où c'était le patron cette fois qui, avec un drôle de rictus, lui a mis la main au panier à travers ses vêtements. Elle y est retournée une fois mais, se sentant coupable, elle n'a pas recommencé. Et tout va bien jusqu'à l'épisode de ses 12 ans où se déclenche le symptôme. Nous connaissons les schémas de Freud dans l'« Esquisse », quand il se penche sur le processus de substitution qui fait le lien entre les deux épisodes ³. Et nous savons que Lacan en a tiré l'après-coup.

Un personnage formidable, cette Emma, qui a servi d'objet d'échange, pour ne pas dire de jouet, entre Freud et son *alter ego*, Fliess. L'un s'occupe par la parole de ses hémorragies du bas-ventre, l'autre lui bricole le nez. On sait les dégâts que cela va provoquer sur la patiente, et aussi sur l'amitié entre les deux hommes, ainsi que sur la théorie de la séduction elle-même, avec l'abandon par Freud de sa *neurotica* en septembre 1897 ⁴. Remarquons que quelque chose cloche dans la façon dont Freud présente son cas dans l'« Esquisse » : il est bien placé pour savoir qu'à 8 ans elle n'était pas aussi innocente qu'il le dit, il évoque dans sa correspondance avec Fliess ses

masturbations infantiles et il n'explique pas pourquoi elle y est retournée avant de renoncer.

Bref, si elle n'est pas hystérique parce qu'elle a été abusée, mais si elle s'imagine avoir été et pouvoir être toujours abusée parce qu'elle est hystérique, si la séduction sexuelle devient un fantasme, la question devient celle qui va occuper le monde psychanalytique jusqu'à aujourd'hui : qu'est-ce qu'il y a de réel dans ce qui s'est passé et qui a déterminé le rapport du sujet à l'amour et au sexe ?

Si les souvenirs sont des fabrications destinées à cacher d'autres souvenirs, qu'y a-t-il au départ ?

Freud se saisit de la question et va chercher la réponse chez celui qu'il a sous la main et connaît le mieux, lui-même. Ainsi, en 1899, il consacre un article aux souvenirs-écrans⁵. Nous connaissons l'histoire, la petite maison dans la prairie, où une fillette est molestée, symboliquement déflorée par les deux vilains garçons que sont Freud et son cousin, le frère de la victime. Ce drame se résout dans le ravissement que procure un bout de pain noir, distribué aux enfants par une paysanne habile à manier le couteau.

Or, il s'avère à l'analyse que ce souvenir a été fabriqué bien plus tardivement et en trois temps, à 17 et 20 ans, et au début de sa vie adulte. Ce sont à chaque fois des rêveries qui se produisent dans le même lieu, le pays enchanté de son enfance auquel il a été arraché à cause de la faillite paternelle. Des rêveries d'une satisfaction obtenue sans peine, qui aurait pu être si... si ça ne s'était pas passé comme ça. Aurait alors pu exister une satisfaction érotique autre que masturbatoire à 17 ans et une satisfaction matérielle à 20, un âge dont il dit : « J'appartenais déjà tout entier à mes livres. » La coalescence des deux fantaisies fabrique un souvenir en piochant dans le stock d'images en réserve dans la mémoire. Cette coalescence est permise par des mots qui sont des restes mnésiques placés au carrefour de toutes les scènes, par exemple le jaune de la robe de la belle de ses 17 ans, qui est aussi celui des pissenlits de la prairie et des fleurs alpines plus tardives.

Cela dit, même si un souvenir est fabriqué, se pose encore et toujours la question de sa part de véracité : qu'est-ce qu'il y a d'authentique dans tout ça ? Le plaisir bien sûr, le plaisir éprouvé à cueillir des fleurs, à les arracher à la fille, à manger du bon pain.

Mais là encore quelque chose cloche, que Freud esquive d'une façon qui laisse penser qu'il se moque un peu de nous. Car contrairement à ce qu'il dit du rêve où il ne s'agit de laisser aucun élément de côté, il considère certains éléments du souvenir comme sans importance, ils figureraient simplement dans la réalité sans y avoir de fonction. Ce ne sont pourtant pas

n'importe lesquels, soit le fait qu'ils s'y mettent à deux sur la gamine et que les femmes sont deux :

« Pourriez-vous donner un sens à cette aide qui vous est apportée pour la défloration ? Ou encore au groupe de la paysanne et de la bonne d'enfant, en haut, devant la maison ?

– Je ne crois pas.

– La scène d'enfance ne sert donc pas complètement d'écran au fantasme, elle ne fait que s'étayer sur elle en quelques points. Cela parle en faveur de l'authenticité du souvenir d'enfance ⁶. »

Nous y reviendrons. En attendant, pour résumer le pas de Freud, il montre que les souvenirs, quels qu'ils soient, sont fabriqués à un moment précis et dans un but précis, cela à partir du matériel mémoriel et des associations langagières. Leur fonction est d'innocenter le sujet de la jouissance qu'ils recèlent, en la déplaçant dans l'enfance, un temps où elle n'était pas supposée avoir cours. Avec la séduction, Freud justifiait déjà cette innocence première, mais l'épisode Emma a quand même fait symptôme dans son aveuglement. Il a mis à mal sa passion pour Fliess, néanmoins son enjeu intime s'est répété avec Jung d'abord, Ferenczi ensuite, toujours autour de la réalité sexuelle de la libido et de la séduction traumatique, cela jusqu'en 1915 et la rédaction des observations sur l'amour de transfert ⁷.

Le rêve de l'injection faite à Irma ⁸ montre combien la question de la faute le hante, mais il lui faudra attendre 1901 et la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ⁹ pour arriver au bout de sa quête. Encore un souvenir-écran de Freud, qu'il nous précise avoir analysé à 43 ans, en 1899. Il le présente comme son plus ancien souvenir et il est donc une illustration de cette levée complète de l'amnésie infantile, qu'il considérera jusqu'à la fin de son œuvre comme indispensable pour estimer aboutie une analyse. Il peut en effet dater ce souvenir avec précision, entre ses 2 ans et demi et ses 3 ans, à cause du lieu, celui de son enfance avec son bonheur perdu et à cause des protagonistes. Y figurent son frère, âgé de vingt ans de plus que lui, du genre assez moqueur, sa bonne, une séductrice qui entretient des relations troubles quoique différentes avec les deux garçons et qui a disparu après que ses vols ont été démasqués, sa mère qui après une période d'absence revient amincie mais lestée d'une sœur. Dans ce souvenir, le petit Sigmund était enragé et exigeait que son frère lui montre l'intérieur d'un coffre, avant que, soudain, la mère n'apparaisse dans sa sveltesse. En effet, comme la mère avait disparu, il soupçonnait son frère de « lui avoir fait subir la même chose qu'à la bonne », non seulement de l'avoir fait coffrer, mais de

l'avoir pourvue d'un coffre à bébés ! Bref, voilà Œdipe, qui cherche à tout prix à découvrir le savoir sur la jouissance sexuelle qui lui échappe, mais supposément pas à son frère.

Ce qui importe pour Freud dans ce souvenir premier, qui signe donc la levée de son amnésie infantile, est d'avoir reconstruit dans sa propre histoire, avec les premiers partenaires de sa vie, le scénario inaugural où se met en scène la jouissance comme sexuelle.

Mais là encore, qu'y a-t-il de réel dans ce souvenir ? Il est frappant que Freud n'en interroge pas la véracité, il le présente au contraire comme incontestable. Sûrement parce qu'il ne se supporte d'aucune innocence, qu'il y est question de sa propre colère et de sa propre exigence à vérifier le savoir. C'est là que se sont pour lui imprimées les premières traces mnésiques qui vont porter ce qui, pour lui, fait signe de la jouissance, traces dont nous pourrions suivre les déplacements dans les remaniements successifs de ses fantaisies personnelles et théoriques. Insistons : qu'il y ait pour chacun une scène originaire ne veut pas dire qu'il ne s'est rien passé pour Freud dans la prairie, ou à 17 ans, ou pour Emma à 8 et 12 ans, et s'il est assez facile de deviner quoi, je souligne qu'est présente dans tous ces épisodes, sous différentes formes, une violence certaine.

Ainsi, ce qui s'est réellement joué dans le souvenir ne cessera jamais d'être une question pour Freud, avec entre autres la scène du coït *a tergo* de l'homme aux loups, et Lacan la reprendra lui-même indéfiniment, pour la subvertir radicalement.

Pour conclure, reportons-nous donc directement à sa réponse dernière. Lacan, à Bruxelles, le 26 février 1977 ¹⁰, fait une conférence où il prend son départ des premières hystériques de Freud pour arriver au réel dans ses nœuds. Une conférence qu'il évoque dans la leçon VIII du 8 mars 1977 de *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, qui reprend les thèmes de celle de Genève de 1975, mais sur un mode pour le moins iconoclaste. Loin de dire les choses avec des fleurs, dans un geste qui évoque le *sicut palea* de saint Thomas, il renverse la table et s'en prend assez violemment aux élucubrations freudiennes et analytiques. Il dénonce leur chiqué, leurs boursoflures – qui plus que lui a usé d'un style gongorique, jusqu'à s'en glorifier ? – et il qualifie la psychanalyse d'escroquerie, pas moins. Pour lui, le réel auquel nous avons affaire, ce sont les mots où la sexualité est prise, alors que « l'idée de représentation inconsciente est une idée totalement vide ¹¹ ». Folle, dit-il carrément un peu plus loin.

Sans ménagement, il corrige Freud qui n'a rien compris à l'inconscient. En effet : « L'inconscient est un sédiment de langage [...] l'inconscient n'a

de corps que de mots [...] C'est ça l'inconscient, on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien [...] C'est là qu'est notre pratique : c'est approcher comment des mots opèrent. L'essentiel de ce qu'a dit Freud, c'est qu'il y a le plus grand rapport entre cet usage des mots [...] et la sexualité. La sexualité est entièrement prise dans ces mots, c'est là le pas essentiel qu'il a fait ¹². »

Et le reste est donc escroquerie. Lacan avait écrit « mensonge » en 1976 dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* ¹³ », mais là : « Escroquerie et prôton pseudos, c'est la même chose. Freud dit la même chose que ce que j'appelle d'un nom français, il ne pouvait quand même pas dire qu'il éduquait un certain nombre d'escrocs ¹⁴. » En passant, Freud s'est bien posé la question en 1915 ¹⁵, précisant que c'était pour eux qu'il écrivait ses observations et non pour le public... Laissons conclure Lacan : « Du point de vue éthique, c'est intenable notre profession, c'est bien d'ailleurs pour ça que j'en suis malade, parce que j'ai un surmoi, comme tout le monde ¹⁶. »

Mots-clés : hystérie, remémoration, réel.

*[↑](#) Intervention à la séance « Premiers événements de corps » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », par visioconférence, à Paris le 12 novembre 2020.

1.[↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 624.

2.[↑](#) S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 365-366.

3.[↑](#) *Ibid.*

4.[↑](#) S. Freud, « Lettre à Fliess du 21 septembre 1897 », dans *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, PUF, 2015.

5.[↑](#) S. Freud, « Sur les souvenirs-écrans », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 113-132.

6.[↑](#) *Ibid.*, p. 128.

7.[↑](#) S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert », dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

8.[↑](#) S. Freud, « Le rêve de l'injection faite à Irma », dans *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987, p. 98.

9. [↑](#) S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1967, p. 62-64.
10. [↑](#) J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », *Quarto* (supplément belge à *La Lettre mensuelle de l'École de la cause freudienne*), n° 2, 1981.
11. [↑](#) *Ibid.*
12. [↑](#) *Ibid.*
13. [↑](#) J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 572.
14. [↑](#) J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », art. cit.
15. [↑](#) F. Sigmund, « Observations sur l'amour de transfert », art. cit.
16. [↑](#) J. Lacan, « Propos sur l'hystérie », art. cit.